

ion furtive des plaisirs mondains à certaines dates de ce XIXe siècle expirant, si prodigieusement gonflé d'événements de tout ordre.

Nous avons esquissé à la plume la physionomie mouvante des coquetteries de la toilette, apportant, autant que possible, une sorte de couleur locale, comme un extrait de l'air ambiant, dans toutes nos légères descriptions...

Quoi qu'il en soit, cette œuvre de monographe musard, capricieux et indépendant, toute sautillante et incohérente qu'elle puisse paraître, aura le mérite d'être placée en avant-garde de toutes les publications qu'on fera avant peu sur les grandes et mirifiques manifestations sociales du XIXe siècle. Si quelque jour nous entreprenons une Histoire de Modes de 1789 à nos jours, nous serons assurément plus grave, plus majestueux, plus solennel. On nous consultera alors comme un vieux père conscript de l'érudition minutieuse, logique et systématique; mais, hélas! on ne nous lira plus comme un encore jeune et simple voltigeur de la fantaisie vagabonde.

L'Art de faire court devient en ce siècle, chaque jour davantage, un mérite plus absolu et plus rare.

Le cri des futurs historiens de ce siècle sera sans doute: *Deblayons!*

Je n'ai pas d'autre prétention que d'avoir consciencieusement déblayé le panorama social de ce temps.

OCTAVE UZANNE.

## AUX JEUNES FILLES

Vous qui n'avez récolté jusqu'ici que dans le roman votre connaissance de la vie et des hommes, vous qui, à votre entrée dans le monde, attendez que le monde s'occupe de vous, comme le papillon de la rosée, ou comme l'araignée du moucheron, je vous adresse quelques mots.

Soyez calmes, le monde n'est pas si dangereux qu'on le dit; l'espèce humaine est trop préoccupée de son



CROQUIS FÉMINISTES : LA FEMME DU JOUR

ménage, et vous pourrez faire l'expérience qu'elle ne s'inquiète pas plus de vous que de la lune et quelquefois encore moins.

Vous vous préparez, jeunes filles de dix-sept ans, à résister aux tempêtes de la vie. Hélas! vous aurez probablement à lutter davantage contre son calme. Tout meurt ou plutôt tout est mourant, excepté la douleur.

FREDERIKA BREMER.

## ADMIRATION

A Mademoiselle.....

O  
Fille  
Gentille  
Laisse moi  
Voir ta belle âme  
Dans tes yeux. O toi!  
Cher objet de ma flamme  
Laisse moi te contempler!  
Ton beau front, pur, serein, candide,  
Aux anges seuls te fait bien ressembler!  
Ta longue chevelure ondoyante est splendide.  
Ta joue est veloutée et le ris de bonheur  
Qui toujours là voltige vient du fond du cœur.  
Ta bouche est rose et ta lèvre vermeille  
Plus que cette fleur où gaiement  
Butine la douce abeille!  
Que ton air est charmant,  
Ta marche légère,  
Ton parler doux!  
Tu sais, chère,  
A tous,  
Plaire.

*J. V. L. L...*

## UN BOURREAU

Comme s'il n'eût pas suffi à son prestige d'être l'homme le plus habile du royaume à couper une tête sur l'ordre qui lui en était donné, Ali-Ekber, le bourreau, tenait à honneur de concevoir, pour les cas exceptionnels, des tortures plus raffinées et plus originales.

On citait, entre autres exemples, celui d'un serviteur accusé d'avoir commis un vol de pierres précieuses dans le palais même de Sa Majesté.

Tout d'abord, le coupable avait eu la tête complètement rasée et la peau du crâne fendillée en mille endroits, au moyen d'une lame acérée, assez superficiellement, toutefois, pour que le sang, ne coulant que par minces gouttelettes, pût, en quelques instants, se sécher sur place au soleil. Cette première opération terminée, il avait été soigneusement garrotté sur un banc, contre la porte de la prison, le cou, les mains et les pieds passés dans des anneaux qui lui rendaient tout mouvement impossible; puis, coiffé d'un bonnet qui lui serrait le front et dans lequel on avait eu soin d'emprisonner une dizaine de gros hannetons.

Aussitôt avait commencé pour le condamné la souffrance atroce du prurit le plus aigu. Dans un bourdonnement effréné, les insectes chatouillaient de leurs antennes, de leurs mandibules, et labouraient de leurs pattes rugueuses la plaie vive du patient qui, pendant cinq heures de suite, exposé à la foule, la face blême, les paupières écartées, en proie à de longs frissons qui lui glaçaient le corps, les chairs agitées de tremblements convulsifs, tirant instinctivement, et par se cousses vaines, sur les anneaux qui lui déchiraient les mains, pour les porter à sa nuque, hurlant comme un fauve, suppliant d'une voix rauque et stridente qu'on lui coupât la tête, avait fini par fermer les yeux dans un dernier spasme de douleur.

Et, dans la soirée, le bruit se répandait à travers la ville que le misérable était mort de démangeaisons!

Une autre fois, c'était le supplice d'un vieillard qui, ayant vu son fils parmi d'autres condamnés, égaré sous ses yeux par Ali-Ekber, avait juré au monstre une haine mortelle et avait tenté de l'assassiner.

Dès l'aurore, une multitude immense se pressait devant le mur de la grande mosquée, dans l'épaisseur duquel avait été pratiquée, à six pieds du sol, une niche de la hauteur d'un homme, tandis qu'au sommet du monument avait été fixé un long gibet horizontal,

terminé par une forte poulie et s'avancant à une trentaine de coudées au-dessus de la tête des assistants.

Pendu par les pieds depuis quelques minutes et balancé dans l'espace, le vieillard avait réussi, dans un suprême effort, alors que le sang qui l'étouffait lui sortait déjà par les yeux, les oreilles, le nez et la bouche, à délier ses poignets et à saisir, en se repliant sur lui-même, la corde qui lui mordait les chevilles. Ainsi cramponné dans le vide, aveuglé par le sang, écumant de sueur, se raidissant de toute la force de ses muscles crispés, le malheureux avait entamé, entre la terre et le ciel, une lutte désespérée contre la mort.

Mais à peine ses doigts gonflés, brûlés par le frottement de la corde, avaient-ils lâché prise, et son corps, avec un craquement de tous les os, était-il retombé comme une masse inerte dans sa position première, que, sur l'ordre du bourreau, la poulie était déroulée et le supplicié, descendu à terre, arraché à sa terrible agonie, était porté, au moyen d'un escabeau, dans la niche du grand mur.

C'est là que devait se dérouler la dernière et la plus horrible phase de son hideux supplice, celle qui n'avait d'abord été réservée qu'à son cadavre, mais qu'il allait subir tout vivant, puisqu'il n'avait pas voulu mourir sur le gibet.

Tandis que, épuisé, immobile, il était maintenu debout, adossé au fond de la niche, l'ouverture en était maçonnée avec de lourdes dalles qui, étroitement superposées contre lui jusqu'à la hauteur de ses aisselles, ne laissaient bientôt plus apparaître que sa tête boursoufflée, semblable à celle d'un spectre enchâssé dans la muraille. Et dans cette étreinte glaciale, l'emmuré avait dû attendre plusieurs heures que les rayons du soleil eussent achevé de durcir le ciment qui reliait les dalles.

Puis, sous ses bras et autour de son cou, avait été enroulée une corde dont l'extrémité s'attachait au collier d'un robuste cheval tenu en bride par Ali-Ekber lui-même. Un instant, la vue de ces sinistres préparatifs avait engendré chez le vieillard un suprême trépassement d'angoisse; mais déjà, sous un vigoureux coup de fouet, le cheval, livré à lui-même, avait bondi en liberté, resserrant par une brusque saccade le nœud coulant qui étranglait la victime. Un instant plus tard, les tendons, les muscles, les artères, les os cédaient, dans un déchirement affreux, à la puissante traction du fougueux animal et, sous un dernier effort de celui-ci, la tête et l'avant-corps du supplicié jaillissaient comme une bouillie sanglante de l'orifice de la niche qui avait conservé le tronc.

Et, depuis lors, le trou demeuré béant dans le grand mur de la mosquée devait, à tout jamais, fixer le souvenir de cette effroyable scène...

C'est encore à Ali-Ekber qu'avait été confié le choix du châtiment à infliger à quatre dangereux brigands qui, après avoir été longtemps la terreur des caravanes, avaient pu enfin être saisis et ramenés prisonniers dans la capitale.

La nuit venue, les quatre coupables, roulés et ligotés dans des tapis de feutre imbibés d'huile minérale, d'où seules dépassaient leurs têtes, étaient placés sur quatre claies portées à dos d'hommes. Puis le vieux bourreau avait approché d'eux une mèche enflammée et, lui-même ouvrant la marche, entouré de ses acolytes, le lugubre cortège, éclairé par ces torches vivantes d'où sortaient des cris déchirants, avait traversé toute la ville jusqu'à la grande porte qui se dressait au bout de l'avenue du palais et s'ouvrait sur la campagne.

Peu à peu, l'huile minérale s'était consumée et, au moment où les malheureux déposés à terre étaient dépouillés de leur enveloppe de feutre qui, encore humide et fumante, s'était collée aux plaies vives de leurs membres brûlés, on s'était aperçu que tous les quatre respiraient encore.

OCTAVE DIAMANTI.

Que Dieu est bon de nous faire vieillir pour nous ramener de force au sérieux qui est la prière. Qu'Il est bon de broyer nos cœurs froids et durs, pour en dégager cette étincelle et ce parfum qui est la prière!  
—LOUIS VEUILLOT.